



REVUE DE PRESSE

Wang Chia-Ming



Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2018

Wang Chia-Ming

Dear Life

Maison Des Arts Créteil – 28 au 30 nov.

PRESSE

Supplément Les Inrockuptibles – 4 septembre 2019

La Scène – Septembre–Novembre 2019

I/O Gazette – Novembre 2019

Fr.rti.org.tw – 29 novembre 2019

Hottellotheatre.wordpress.com – 29 novembre 2019

Theatredublog.unblog.fr – 30 novembre 2019

Sceneweb.fr – 1^{er} décembre 2019

Théâtre

LE TOURBILLON DE LA VIE

Le metteur en scène taiwanais **WANG CHIA-MING** adapte à la scène et à son pays quatre nouvelles de la Canadienne Alice Munro. Un spectacle à la fois musical et cinématographique qui magnifie quelques destins ordinaires.



LE TRAÇAGE DES LIGNES BLANCHES SUR LE SOL DU PLATEAU NE LAISSE AUCUN DOUTE,

et même si aucun filet ne sépare les joueurs, c'est bien à une partie de badminton que les acteurs se livrent en forme d'échauffement avant que la pièce ne commence. Ce jeu de raquettes où l'on frappe dans un simple volant produit des échanges dans de délicates courbes aériennes qui se répondent à la manière d'un dialogue : il s'avère une métaphore parfaite de la vision du théâtre défendue par Wang Chia-Ming, lui qui aime à inscrire les rapports ludiques entre ses comédiens comme une forme d'éloge d'un vécu de l'instant tout au long de la représentation.

Avec *Dear Life*, le metteur en scène taiwanais trouve son inspiration dans l'œuvre de l'auteure canadienne Alice Munro, la première nouvelliste honorée du prix Nobel de littérature en 2013. Réunissant quatre de ses

nouvelles en les adaptant au contexte de la culture taiwanaise, Wang Chia-Ming démontre d'abord l'universalité de l'œuvre de celle que l'on compare souvent à Anton Tchekhov parce qu'elle dédie principalement ses récits à des héroïnes de la vie de tous les jours.

Ayant recours à un minimum d'accessoires et se contentant d'aplats de lumière pour définir les espaces où il cadre ses comédiens, le metteur en scène use avec parcimonie de la vidéo pour donner des indices sur les changements de lieux et avancer à saute-mouton d'époque en époque au gré du passage d'une nouvelle à l'autre.

Réflexion sur le temps qui passe, le spectacle cristallise avec générosité et pudeur la belle humanité de cette communauté composée d'une poignée de sans-grade. *Dear Life* nous questionne sur la fragilité et les hasards parfois infimes qui décident de nos destinées. Un paysage d'émotions

où l'on oublie vite et comme une libération l'éternel souci de prétendre pouvoir tirer des leçons du vécu et l'orgueil illusoire de vouloir en dégager le sens.

Embelli de références à l'opéra et aux danses traditionnelles taiwanaises, tout autant que traversé par les intermèdes musicaux d'une série de chansons interprétées en live par les comédiens, le tourbillon de ces vies prend des allures de symphonie dédiée à ces silhouettes invisibles qui passent sous les radars de l'histoire et constituent la réalité des existences de la plupart d'entre nous.

Patrick Sourd

Dear Life, conception et mise en scène Wang Chia-Ming, d'après des nouvelles d'Alice Munro, en mandarin surtitré en français, **du 28 au 30 novembre à la Maison des Arts de Créteil**, tél. 01.45.13.19.19, maccoreteil.com

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

La Scène – Septembre – Novembre 2019

MARIE SORBIER

à I/O



THÉÂTRE

Dear Life

mise en scène
de Wang Chia-Ming

C'est une idée périlleuse que de vouloir adapter au plateau les nouvelles d'Alice Munro, vénérable auteure canadienne. Et il fallait bien le talent et l'innocence du metteur en scène taiwanais Wang Chia-Ming pour permettre au silence de prendre chair et aux forêts nord-américaines de s'emplir soudainement d'une moiteur extrême-orientale.



DEAR LIFE

TEXTE ALICE MUNRO / MISE EN SCÈNE WANG CHIA-MING

MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL DU 28 AU 30/11, THÉÂTRE DU NORD, LILLE LE 04/12 (Vu au festival TIFA, Taïwan, en mai 2018)

« Quatre nouvelles sont présentées successivement sur le plateau sans lien et sans rupture. Ce sont principalement des histoires de femmes dont les vies basculent soudain à la suite d'un hasard, d'une envie pressante ou d'un mensonge anodin. »

LE THÉÂTRE TAÏWANAIS NOUS RACONTE DES HISTOIRES

— par Marie Sorbier —

C'est une idée périlleuse que de vouloir adapter au plateau les nouvelles d'Alice Munro, vénérable auteure canadienne, tant son écriture semble prendre sa puissance dans l'intime et le presque rien. Et il fallait bien le talent et l'innocence du metteur en scène taïwanais Wang Chia-Ming pour permettre au silence de prendre chair et aux forêts nord-américaines de s'emplier soudainement d'une moiteur extrême-orientale.

Alice Munro, virtuose de la short story taillée à vif, saisit les destins en plein vol au moment où les vents hostiles les plaquent au sol pour briser un rêve et les envoyer sommairement au tapis. Ce sont ces instants de malaise que l'auteure, désormais prix Nobel, épingle, comme des arrêts sur image où les mots, rares et justes, captent l'essentiel. « Dear Life » – traduit étrangement en français par « Rien que la vie » – dissèque des êtres tourmentés, observés à la manière d'un entomologiste. C'est un scalpel plongé dans leurs blessures intimes qui débusque leurs secrets et laisse vibrer leurs émotions avec subtilité. Ce sont surtout des femmes que l'on rencontre. On les voit faire un pas de côté, rompre le train-train du quotidien, briser leurs entraves – domestiques, conjugales ou professionnelles – et transgresser les conventions

en exauçant des désirs qu'elles croyaient chimériques. Cette liberté se paie cher. Elles sont renvoyées à la case « désenchantement », après avoir été trahies ou abandonnées par les hommes qu'elles croisent le temps d'une aventure éphémère. Leur point commun ? La perte : la perte d'un enfant ou d'un proche, mais aussi de la mémoire, de la virginité, de l'innocence, de la beauté, des illusions ou des repères.



Distanciation du temps

Lui, Wang Chia-Ming, transpose pour la scène ces histoires de femmes dont les destins vont se nouer, dont les vies vont soudain basculer à la suite d'un hasard, d'une envie pressante ou d'un mensonge anodin. On les voit alors s'éclipser à tout jamais ou, parfois, se résigner à rentrer à la maison. Ce qu'elles emportent avec elles, ce qu'elles gardent, c'est le goût de l'inconnu. Et ce qu'il nous reste, spectateurs attentifs de ce théâtre du monde, c'est une légèreté, due à la bonhomie des acteurs taïwanais qui n'enlève rien à la densité du propos. Sur scène, tous se débattent joyeusement avec ces microrenversements, les blessures, les secrets, et tissent un fil d'intrigues impossibles à résumer parce qu'elles ne cessent de bifurquer. La partie de ping-pong

inaugurale qui accompagne l'installation du public présage l'inéluctable coup raté, celui qui renverse le score et entraîne vers la défaite. Même si, après tout, tout ça reste du jeu. Le spectateur français peut penser à la saga « Saïgon » proposée par Caroline Guiela Nguyen ces derniers temps, mais ce périple-là n'a rien de télévisuel et ne sombre pas dans la facilité. Le metteur en scène, membre du Shakespeare's Wild Sisters Group (SWSG), travaille sur cette distanciation du temps et parvient à se détacher des nouvelles éponymes en gardant respect et admiration. Il modèle la petite lumière des lointains, fragile et vacillante, celle qui attire les héroïnes vers un ailleurs parfois illusoire, parfois rédempteur, comme « un sursis qui illumine l'air entier ». Il tente, cherche et réussit le tour de force de créer des moments d'intimité dans le gigantisme de la salle du théâtre national de Taipei. Il parvient à s'approprier ces moments de vie sans les rendre universels (tarte à la crème). Car ce qui est remarquable dans cette création, c'est que l'ensemble reste indubitablement taïwanais (dans l'esthétique colorée et tranchée, dans le jeu appuyé et généreux). Voilà une adaptation qu'il serait judicieux d'accueillir sur nos scènes européennes, car elle démontre qu'en gardant les codes culturels propres à un pays et en n'essayant pas de s'approprier ceux de l'universel contemporain le théâtre de partout peut être apprécié par tous.

Fr.rti.org.tw – 29 novembre 2019

Une troupe taiwanaise présente Dear Life au Festival d'Automne à Paris

Par **La Rédaction** - 29/11/2019



Dear Life, une pièce de la compagnie taiwanaise Shakespeare's wild sisters en représentation à Paris (photo Yueh Yueh Liu, fournie par 兩廳院)

La troupe de théâtre taiwanaise « Shakespeare's Wild Sisters » est actuellement en France où elle présente sa dernière création, *Dear Life*, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris qui se déroule du 28 au 30 novembre.

La pièce, écrite et dirigée par Wang Chia-ming (王嘉明), a été présentée pour la 1^e fois dans le cadre du Festival international des arts de Taiwan 2018 (TIFA) en présence de Marie Collin, directrice artistique du Festival d'Automne à Paris.

Dear Life s'inspire du roman éponyme de l'écrivaine canadienne Alice Munro, prix Nobel de littérature, et Wang Chia-ming a inséré, depuis les costumes jusque dans la mise en scène, des objets du quotidien taiwanais .

Dear Life, conception et mise en scène de Wang Chia-Ming. Spectacle en mandarin surtitré en français. Avec Le Festival d'Automne à Paris.

Crédit photo : Yueh Yueh Liu.



Dear Life, conception et mise en scène de **Wang Chia-Ming**. Spectacle en mandarin surtitré en français. Avec Le Festival d'Automne à Paris.

Fondateur et directeur du Shakespeare's Wild Sisters Group, le metteur en scène taïwanais Wang Chia-Ming explore le théâtre expérimental – une griffe personnelle.

Ses créations mettent en valeur la fusion scénique entre tradition et innovation, entre culture populaire et avant-garde, privilégiant les formes nouvelles d'expression contemporaine dans une collaboration avec des artistes de toutes disciplines.

Wang Chia-Ming se ressaisit de l'art du théâtre – espace vide et usage de la voix.

Le projet *Dear Life* invite le public au récit scénique de quatre vies sur deux heures.

Les histoires de la nouvelliste canadienne Alice Munro – prix Nobel de littérature 2013 – retiennent l'attention du dramaturge, des récits installés souvent dans le sud-ouest de l'Ontario et dont les personnages sont d'origine écossaise et irlandaise.

Wang Chia-Ming transpose les quatre vies choisies dans une proximité taïwanaise.

Des images précises et lumineuses, mises en relief sur un fond sombre et nocturne scénique. La narration est portée par une actrice, assise à cour, souvent à une table qu'éclaire une lampe de chevet. Et la langue théâtrale se fait lyrique, sobre, en vue de la révélation éclairée des gens ordinaires – des miniatures de la société.

Des miniatures significatives qui intéressent à la fois l'auteure et le dramaturge. La matière temporelle rappelle que le théâtre reproduit la vie intense et sa symbolique – ici et maintenant -, d'où l'entrée et la sortie du spectacle par une minute de silence.

La durée scénique est expérimentée et ressaisie dans l'espace, à travers les sens.

Ainsi, sont ressentis, à travers la représentation, les rebondissements de l'intrigue, le rythme, le climax, l'émerveillement face aux images, l'étonnement des sons et des musiques convoqués, une pensée critique et politique, des émotions salutaires.

Plutôt que préciser l'intrigue, la mise en scène détaille l'environnement et les objets.

Chacune des quatre histoires est menée par un personnage féminin, et les temporalités y sont différentes, l'une est conduite par trois époux successifs, une autre dure un après-midi, la troisième est rythmée de chansons et de souvenirs des différentes étapes d'une vie, et la quatrième se déroule dans la ville de Taoyuan.

Une fois posés, la topologie, le climat, l'histoire et la culture, les sensations diffèrent.

L'art de la cuisine chez l'un des maris, la préparation savoureuse et épicée de bons petits plats poivrés du Setchuan, et la joie de vivre des humbles. Le souvenir par l'épouse d'un trajet en bus pour se rendre à l'usine, frigorifiée dans le froid matinal, qui n'en compte pas moins les jolis étangs ou les lacs qui jalonnent le parcours.

Des hommes tiennent la rambarde de l'habitacle du bus, titubant et se balançant.

A lieu la rencontre d'un autre mari qui place son argent dans l'immobilier et s'enrichit.

Le souvenir d'une sœur aînée – née quelques instants avant une autre, fausse jumelle – qui voyait cette autre « différente » avec condescendance, ne lui rendant pas visite à son travail, comme elle le lui demandait, et qui choisit de quitter la vie.

Surviennent d'anciens camarades de lycée qui s'adonnent aux stupéfiants de l'époque – la super glue, le Roi singe, la N°4 et la poudre blanche. L'art du tatouage et de la grue en papier – la figure emblématique de l'origami au Japon. La noix de bétel que l'on mâche, le « chewing-gum taïwanais » prisé des milieux populaires.

Est présente aussi la Maison des couleurs des marionnettes – les célèbres marionnettes à fils -, une scène sculptée dans du bois dont la taille se mesure avec la règle de Luban, un outil qui permet de déterminer la mesure pour les plus heureux auspices. Le petit bâtiment de bois des marionnettes ressemble à un autel divin.

Des chiens, portant masque et queue, errent sur le plateau, tenus par leurs maître.

Et la neige tombe sur le plateau dont le lointain est mis en perspective – une pianiste qui joue de son instrument et les comédiens qui sont au repos, assis à des tables -, séparé par une suite de paravents dépareillés – portes, fenêtres, ouvertures -, une ligne horizontale de panneaux transparents derrière lesquels on devine des ombres.

La dramaturgie alterne les portraits individuels et les portraits de groupe, musiques traditionnelles et musiques enregistrées d'aujourd'hui, sur lesquelles chacun danse.

La bonne humeur et le goût de vivre, au-delà des misères, s'élèvent depuis la scène.

Les acteurs sont nombreux, isolés ou formant un chœur, dansant, chantant, sur un plateau éloquent et habité par ce temps exigé du théâtre où est expérimentée une durée intense d'existence, par les acteurs qui jouent et par le public qui regarde.

Véronique Hotte

MAC Maison des Arts de Créteil – avec le Festival d'Automne à Paris, du 28 au 30 novembre 2019. Tél : 01 45 13 19 19 / 01 53 45 17 17.

Dear Life, conception et mise en scène de Wang Chia-Ming

Posté dans 30 novembre, 2019 dans [critique](#).

Dear Life, conception et mise en scène de Wang Chia-Ming, (spectacle en mandarin, surtitré en français)

Fondateur et directeur du Shakespeare's Wild Sisters Group, le metteur en scène taïwanais explore le théâtre expérimental de sa griffe personnelle avec une fusion entre tradition et innovation, entre culture populaire et avant-garde. Il privilégie les formes contemporaines, avec notamment, le jeu dans un espace vide et la voix. Et il collabore avec des artistes de toutes les disciplines. Ici, nous sommes invités au récit de quatre vies à partir des nouvelles de la Canadienne Alice Munro, prix Nobel de littérature 2013, le premier attribué à un écrivain de son pays. Cela se passe souvent dans le Sud-Ouest de l'Ontario, au centre-est du Canada, en bordure des Grands Lacs et des États-Unis, avec des personnages d'origine écossaise et irlandaise. Wang Chia-Ming transpose ce récit à proximité de Taïwan.

Des images précises et lumineuses, mises en relief sur un fond sombre. La narration est portée à cour par une actrice, souvent assise à une table éclairée par une lampe de chevet. Et ici la langue est sobre et lyrique pour révéler la vie des gens ordinaires, comme autant de miniatures significatives de la société. Un théâtre qui reproduit en deux heures la vie intense et sa symbolique -ici et maintenant- et, à l'entrée comme à la sortie du spectacle, il y a une minute de silence. Rebondissements de l'intrigue, émotions, rythme, et climat: on s'émerveille des images, sons et musiques mais aussi de la pensée politique de Wang Chia-Ming qui, plutôt que préciser l'intrigue, met en valeur les détails de l'environnement et les objets.



Crédit photo : Yueh Yueh Liu.

Chacune des quatre histoires est menée par un personnage féminin mais avec des temporalités différentes. La première est conduite par trois époux successifs, une autre dure un après-midi, la troisième est rythmée de chansons et des souvenirs d'une vie, et la dernière a lieu dans la ville de Taoyuan. Une fois posés la topologie, le climat, l'histoire et la culture du lieu, les sensations diffèrent : l'art de la cuisine chez l'un des maris, la préparation savoureuse et épicée de bons petits plats poivrés du Setchuan et la joie de vivre des humbles. Le souvenir par l'épouse d'un trajet en bus pour se rendre à l'usine le matin, frigorifiée mais qui n'en compte pas moins les jolis étangs ou lacs qui jalonnent le parcours. Des hommes, en titubant ou se balançant, tiennent la barre dans bus. Elle rencontre un autre homme qui place son argent dans l'immobilier et s'enrichit. Le souvenir aussi d'une sœur aînée, une fausse jumelle qui la voyait avec condescendance comme « différente » et ne lui rendait pas visite à son travail, comme elle le lui demandait. Elle choisit un jour de quitter la vie. Il y a aussi d'anciens camarades de lycée qui consomment les stupéfiants de l'époque : super Glu, N°4 c une drogue de synthèse et la poudre blanche. L'art du tatouage et de la grue en papier, figure emblématique de l'origami au Japon. La noix de bétel, le chewing-gum taïwanais prisé des milieux populaires.

Est présente aussi la Maison des célèbres marionnettes à fils avec une scène sculptée dont la taille se mesure avec la règle de Luban, un outil qui permet de la déterminer sous les plus heureux auspices. Ce petit bâtiment de bois ressemble à un autel divin. Des chiens tenus par leur maître, joués par des acteurs masqués, errent sur le plateau où la neige tombe... Un pianiste joue et les comédiens au repos, sont assis à des tables séparées par des paravents transparents derrière lesquels on devine des ombres. Alternent portraits individuels et de groupe, musiques traditionnelles ou d'aujourd'hui enregistrées. On ressent la bonne humeur des personnages malgré leurs misères. Les nombreux acteurs, isolés ou en chœur, dansent et chantent sur le plateau habité par ce temps du théâtre où est expérimentée une durée d'existence, à la fois par les acteurs et par le public.

Véronique Hotte

Le spectacle a été joué à la Maison des Arts de Créteil (avec le Festival d'automne à Paris) du 28 au 30 novembre. T. : 01 45 13 19 19.

L'œuvre d'Alice Munro est publiée aux éditions de l'Olivier.

Sceneweb.fr – 1^{er} décembre 2019

Dear life de Wang Chia-Ming, pas moins qu'un condensé de vies

1 décembre 2019 / dans À la une, A voir, Créteil, Les critiques, Théâtre / par Christophe Candoni



photo Yueh Yueh Liu

Présenté à la Maison des arts de Créteil dans le cadre du Festival d'automne, le spectacle taïwanais mis en scène par Wang Chia-Ming et joué en mandarin suit les destins ordinaires de quatre femmes anticonformistes en quête d'amour et d'évasion.

Rencontrées à un moment charnière de leur existence, **les quatre personnages féminins qui sont au cœur du spectacle sont issus de nouvelles récemment écrites par Alice Munro**, Prix Nobel de littérature, et regroupées sous le titre évocateur *Rien que la vie*. Et, en effet, la qualité principale de l'auteure canadienne, souvent comparée à Tchekhov, tient dans sa capacité à simplement et très justement dépeindre la vie ordinaire de ses protagonistes observés au fil du quotidien et de ses aléas, toujours par le prisme de l'intime et du sensible. Ces courtes histoires cristallisent des sentiments aussi forts que l'aspiration, la contrariété, la rivalité, le désir, le désenchantement. Leurs enjeux tellement universels se prêtent formidablement bien à leur recontextualisation dans la Chine contemporaine. Car **la mise en scène de Wang Chia-Ming nous plonge avec douceur et saveurs dans l'Asie d'aujourd'hui**.

Elles suivent chacune leur chemin sans lien apparent mais successivement joué et sans interruption. Chose étonnante, le temps fluctuant s'écoule lentement pour le spectateur mais tout est rapide pour elles qui cherchent intensément à fuir, déconstruire, reconstruire, rompre avec les attentes, les convenances, partir à l'aventure, s'échapper, vagabonder, se laisser aller à l'ivresse, à l'amour, à la drogue, à la nature, la spiritualité, céder à l'appel de l'ailleurs, de l'inconnu. La pièce s'ouvre sur le récit d'une jeune femme malmenée par l'agitation de la vie moderne. Elle se trouve dans un métro de banlieue bondé et devra encore prendre un bus, un taxi, ou encore marcher, pour se recueillir sur la tombe de sa mère. Morte amnésique et fragilisée par un accident vasculaire cérébral, cette dernière a pourtant mené une existence phénoménale. Simple ouvrière dans un atelier de couture, elle s'est mariée très jeune et enceinte et par la suite a eu un nouveau mari à chaque décennie de sa vie. Plus tard, la pièce met en scène deux sœurs jumelles, une autre femme malade d'un cancer qui, excédée par le contact avec les autres, cherche la guérison auprès de traditions chamaniques obscures et finira par suivre un inconnu à moto dont elle tombe amoureuse, enfin une dernière jeune fille qui pour gagner sa vie fait le ménage dans un hôtel et qui lors de son adolescence a vécu d'excès, de débauche. Toutes sont confrontées à la différence et à la douleur de la perte.

Sans effets, sans pathos, malgré le caractère dramatique des histoires racontées, le spectacle restitue à la fois le souffle romanesque et la profonde intimité de ces parcours de vie qu'il transcrit au plateau dans une écriture volontiers cinématographique. Malheureusement, il semblerait que le beau travail vidéo opéré à la création de la pièce à Taipei ne soit pas présenté dans son intégralité lors de la tournée française. Et c'est dommage, car la mouture vue à Créteil n'est pas fidèle à celle affichée sur les photographies et la bande-annonce du spectacle. Celui-ci apparemment aménagé se laisse découvrir dans une forme plus abrupte, plus bricolée. Son décor qui ressemble à un bidonville rend bien peu justice au charme de sa belle facture d'origine. Il n'empêche que le soin apporté au climat de chaque scène, et elles sont nombreuses, la fluidité avec laquelle les péripéties s'enchaînent, la beauté de la musique qui abonde, si douce, sirupeuse, comme pour tendre à adoucir, consoler du malheur, tout cela est fait avec un art et une délicatesse qui charment.

Il demeure une belle suavité dans les atmosphères hautes en couleurs ou bien plus nocturnes, toujours à la lisière de l'ombre et de la lumière, une fantaisie et une mélancolie inextricables. Les acteurs croquent avec empathie et acuité leur personnage et parviennent à atteindre au cœur de l'humain. Ils sont remarquables. Les récits s'offrent à voir avec la folle élégance d'une danse, d'une fête, d'un rêve, comme pour conjurer le sort. Il y a une tendresse énorme dans le regard et le travail de Wang Chia-Ming qui fait s'envelopper les terribles drames de jolies mélodies légères, délicatement chantées et accompagnées au piano ou à la guitare, d'une fine pluie de flocons de neige et d'un grand drap blanc qui s'étend sur la totalité du plateau. Toute l'équipe reçoit un beau succès en saluant modestement sur la célèbre chanson pop *Ode to my family* des Cramberries.

Dear Life

Conception et mise en scène, Wang Chia-Ming

Avec Fa, Wang Chuan, An Yuan-Liang, Yu Pei-Zhen, Huang Chiao-Wei, LI Ming-Chen, Gwen Yao, Chang Jimmy, Chen Wu-Kang, Huang Pei-Shu, Sunny Yang, Lai Wen-Chun

Musique, Blaire Ko, Lin Fang-Yi

Percussionistes, Yu Rho-Mei, Kao Chen-Yin, Wu Kang-Chiu

Lumières, Wang Tien-Hung

Décors, Huang I-Ju

Costumes, Chin Ping-Ping

Production Shakespeare's Wild Sisters Group (Taipei) ; National Theater & Concert Hall (Taipei)

Coréalisation Maison des Arts Créteil ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien de l'ONDA

**Spectacle créé le 23 mars 2018 au National Theater & Concert Hall (Taipei) dans le cadre du
Taiwan International Festival of Arts**

Durée : 2h

Spectacle en mandarin surtitré en français

Festival d'Automne à Paris 2019

Maison des Arts Créteil

28 au 30 Novembre